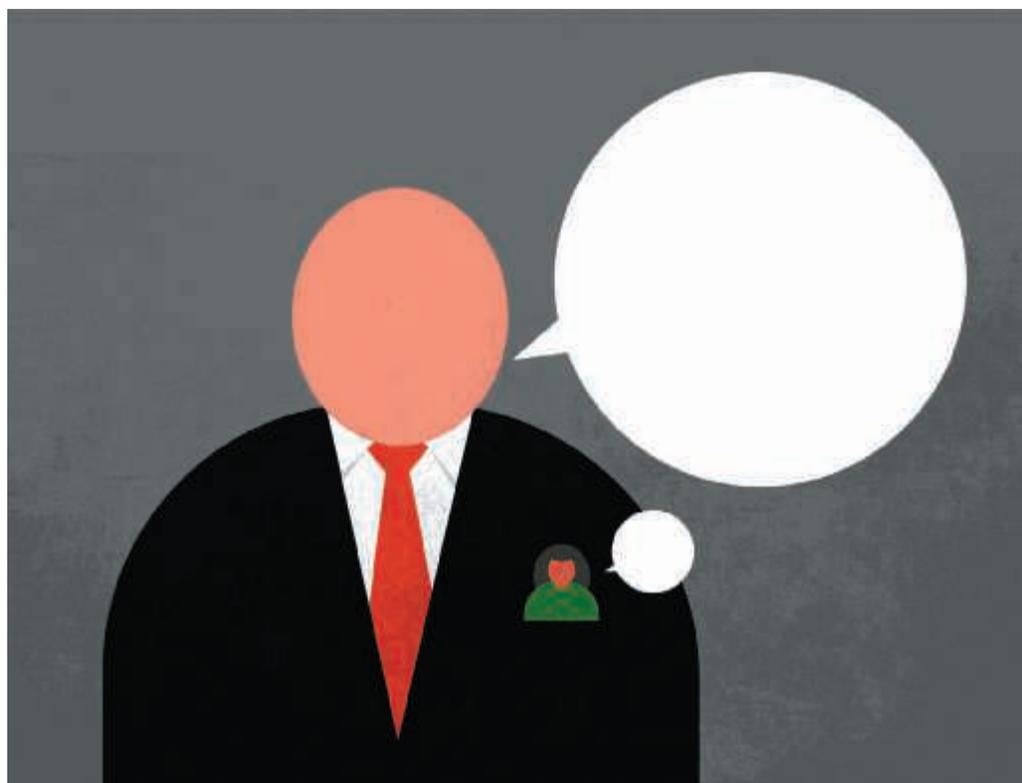


✍ Dessin de Falco,  
Cuba.

JAPON

# En finir avec le carcan du langage féminin

En japonais, il existe une façon de parler dite “féminine”, qui restreint les pensées et les comportements des Japonaises. En adoptant des formulations plus franches, des jeunes femmes tentent aujourd’hui de s’en émanciper, explique le linguiste nippon Satoshi Kinsui.



—Asahi Shimbun (Tokyo)

Quand est-ce que ce “langage féminin” est apparu au Japon?

**SATOSHI KINSUI:** La forme primitive de ce que nous nommons aujourd’hui *onna kotoba* [“mots de femmes”, en français] est née autour de la décennie 1887-1897. Il mélange deux éléments. Il y a d’abord un langage de cour raffiné, utilisé par les femmes de la famille impériale et des grandes familles de samourais de la période Edo [entre 1603 et 1868]. S’y sont ensuite ajoutées des expressions particulières popularisées dans les écoles de filles durant l’ère Meiji [1868-1912], avec l’ajout de particules de fin de phrase féminisantes, comme des surplus de “s’il vous plaît” et de “n’est-ce pas?”

Le langage féminin plonge donc aussi ses racines dans les écoles de filles...

Dans le cadre du mouvement visant à étendre l’éducation nationale aux filles [à partir de 1868], l’État a d’abord pris le parti de leur dispenser le même enseignement qu’aux garçons. Mais la politique a changé en 1899 avec la promulgation d’une ordonnance sur l’instruction secondaire des filles. Le but : en faire “de bonnes épouses et des mères vertueuses”. On parlerait aujourd’hui de contrecoup [une réaction conservatrice à une avancée sociale]. C’est dans ce contexte que ce “langage féminin” s’est diffusé à travers le pays.

Comment peut-on définir cet *onna kotoba*, ces “mots de femmes”?

C’est une façon de parler dont le but est d’abord de traiter l’interlocuteur avec égards. Ce langage évite de contredire les idées ou le comportement de l’autre pour avancer sa propre manière de penser. Plus on montre de “respect”, plus on “sonne féminin”.

Il y a aussi un aspect esthétique : le langage doit être raffiné. On va par exemple ajouter en fin de phrase la particule *kashira* [un terme que l’on peut traduire par “je me demande si”]. Ici, on n’exprime pas directement sa pensée mais on la suggère à l’interlocuteur, sous la forme d’une interrogation.



INTERVIEW

À l’inverse, y a-t-il une façon de parler considérée comme “peu féminine”?

Oui. Avec les ordres et les refus, on restreint le comportement de l’interlocuteur pour lui imposer sa propre volonté. Ainsi, les femmes ne devraient pas dire “*Yamero*” [“Arrête !”], mais plutôt “*Yamenasai*” [“Arrêtez s’il vous plaît”]. Les insultes, par lesquelles on dénigre ce que l’autre pense ou fait, sont considérées comme grossières et donc “peu féminines”. Cela limite les mots que les femmes peuvent employer. C’est comme si elles étaient frappées par une malédiction.

Cette autocensure ne touche sans doute pas seulement les femmes.

C’est la réflexion que je me suis faite en regardant le film d’animation *Kimi no na wa* [Your Name, sorti en France en 2016]. C’est l’histoire d’une fille, Mitsuha, et d’un garçon, Taki, dont les esprits ont été échangés. La première n’apprécie pas que le second, désormais dans son corps, s’assoie les jambes ouvertes ou joue au basket-ball. Et au sein de son école, Mitsuha se contraint à se comporter “de manière féminine” [malgré son nouveau corps de garçon]. Je pense que de nombreuses femmes ont ainsi intériorisé ce comportement.

À l’inverse, de nombreux hommes s’efforcent probablement de paraître “virils” en utilisant un langage franc et direct. Les barrières que peut imposer le langage nous incitent à vivre conformément aux conventions et aux normes sociales, sans faire de vague. Il est important de prendre conscience de cette autocensure inconsciente.

Pourtant, certaines femmes osent recourir à un langage grossier pour critiquer la société.

Les femmes ont parfois besoin de mots forts pour exprimer leur opposition. Il y a quelques années, la chanteuse Ado [née en 2002] a connu un grand succès avec son titre *Usseewa* [“Ta gueule !”]. Le texte comprend quelques mots dits “orduriers”, comme *Kusodari* [“Va te faire foutre”] ou *Kuchifusageya* [“Ferme bien ta gueule !”], en protestation contre la société

masculine. De nombreuses femmes ont dû se sentir exaltées par ces mots qu’elles s’interdisent habituellement de prononcer.

Comment l’expliquez-vous?

Cela est probablement dû à la sensibilisation croissante des locuteurs du japonais au sexisme et à la diversité sexuelle. Au quotidien, les reportages ou les réseaux sociaux mettent de plus en valeur les questions de l’égalité des genres comme objectif de développement durable, celles qui concernent le mouvement #MeToo ou encore les minorités sexuelles LGBTQI.

Depuis les années 2000, le développement d’Internet, des réseaux sociaux et des smartphones permet à un plus grand nombre d’opinions de se diffuser. De fait, l’évolution des consciences et la diversification des expressions linguistiques progressent rapidement. On peut dire sans prendre de risque que, dans la longue histoire de la langue japonaise, les langages genrés sont à la croisée des chemins.

Le langage féminin devrait-il disparaître?

C’est une question de société à laquelle chacun d’entre nous doit réfléchir. En déclarant de manière catégorique que les langages genrés sont nuisibles, nous risquerions de perdre notre liberté dans les choix de nos expressions. Tout en étant conscient des restrictions que la langue nous impose, pourquoi ne pas être plus tolérant à l’égard des expressions utilisées par autrui? Et s’efforcer soi-même d’employer une plus grande variété de mots? Les objectifs de communication étant variés, la langue doit être flexible. Nous devrions considérer notre langage quotidien comme une expression de soi créative.

J’ai récemment conseillé à un homme de ma génération d’exprimer sa part de féminité. Je pense que les hommes devraient apprendre à communiquer d’une manière plus féminine. Quant aux femmes, elles devraient peut-être s’entraîner à soutenir le regard de ceux qui les agressent et à leur résister en criant “*Yamero!*” ou “*Usseewa!*” – soit “Arrête !” et “Ta gueule !”

—Propos recueillis  
par Kanako Sanada,  
publié le 4 mars